

L'union québécoise

Suzanne Galaise, Daniel Jaros et Diane Tourville

Associés de Genspotters

COMPLICITÉ. C'est une belle initiative de trois généalogistes professionnels québécois : unir leurs forces au sein d'une association informelle, baptisée Genspotters, pour assurer une triple prestation autour des recherches généalogiques, de la formation et du tourisme ancestral.

Suzanne Galaise, 51 ans, Diane Tourville, 58 ans, et Daniel Jaros, 61 ans, n'aiment pas « chiquer la guenille » (autrement dit, mot pour mot, mâchouiller une serpillère ou, de façon plus claire, bougonner dans leur coin). Ils sont plutôt du genre enthousiaste. Ce sont trois généalogistes professionnels basés au Québec qui ont choisi de faire de la recherche d'ancêtres avec une approche scientifique. Tout cela dans un mélange d'amitié et de passion.

Trois professionnels à temps partiel

Pour répondre à nos questions, Suzanne Galaise a été désignée comme leur porte-parole. Première interrogation : que veut donc dire leur nom Genspotters ? « C'est un mot-valise : "Gen" pour généalogie et "potter" qui signifie être en amont, avoir une bonne connaissance de la technologie, être bien informé. Notre but est de dépoussiérer la généalogie, en diffusant et utilisant de nouveaux outils ». Les Genspotters ne se limitent pas à la seule généalogie, ils étendent leur offre de services à des formations individuelles ou bien

du conseil, pour organiser des voyages généalogico-touristiques.

Cela veut dire que les Québécois sont encore plus intéressés que les Français à la généalogie ? « Oui, la quête généalogique est encore plus forte au Québec, à cause de la distance du pays d'origine. Faire de la généalogie, c'est un retour aux sources vers la France. C'est pour cela que nous prodiguons des conseils à ceux qui veulent en savoir plus sur le pays de leurs ancêtres. Nous sommes une sorte de hub généalogique, une petite structure créée en juillet 2017 ». Les membres de Genspotters ne sont pas des généalogistes professionnels à temps plein. « La généalogie au Québec est avant tout un loisir. Il y a peu de professionnels, car on a tous un oncle ou un cousin qui a déjà fait la généalogie de la famille. Il n'y a pas assez de rentabilité pour en vivre », explique-t-elle. Alors, chacun a son activité et se mue en chercheur à la demande des clients. « Notre fonctionnement est très souple, on se partage les mandats : Daniel fait un peu plus de recherches purement généalogiques, moi je donne plus souvent des cours et avec Diane, j'aide à organiser les voyages sur les terres des ancêtres », détaille Suzanne. Les Genspotters sont ravis de leur fonctionnement qui est à l'inverse du modèle d'entreprise classique avec salariés et secrétariat pour la gestion administrative. « Nous avons la force d'une équipe, mais la souplesse et la réactivité des petites structures informelles. C'est d'ailleurs tellement informel que nous n'avons pas de bureaux ! On se voit dans des cafés ou à tour de rôle au domicile de chacun, on fait même des balades communes. Et on est bien sûr présent dans les salons et congrès de généalogie dans le Québec, attentifs à toutes les nouveautés. Ces échanges d'idées à trois permettent parfois de faire

avancer certains dossiers de manière rapide et surprenante ! ».

Initiateurs de la Nuit blanche de la généalogie

Suzanne Galaise a commencé la généalogie dans les années 1980. Son nom était une source de curiosité et d'intérêt, car il est rare. De l'enseignement, elle a bifurqué vers la généalogie, en passant par la direction de la Société généalogique franco-canadienne pendant quatre ans. Elle travaille aujourd'hui dans un collège qui prépare des étudiants au tourisme.

Diane Tourville est plutôt une blogueuse. Elle aussi fait de la généalogie depuis trente ans, pour les mêmes raisons que Suzanne : parce qu'elle porte un nom rare. Diane a un réseau franco-américain très développé et elle connaît bien la question de la migration des Québécois vers les États-Unis. Enfin, Daniel Jaros, qui a des racines slovaques, se passionne depuis dix ans pour la généalogie. Le *Dictionnaire généalogique des familles du Québec* de René Jetté est son livre de chevet. Mais son métier d'origine, c'est la publicité.

Les trois futurs Genspotters se sont rencontrés quand la Société de généalogie canadienne française leur a demandé de participer au festival Montréal en lumière en 2016. « Nous avons monté la première Nuit blanche de la généalogie. Les gens assistaient en direct à nos recherches en les suivant sur grand écran. C'était une première, nous avons eu beaucoup plus de monde que prévu. Et c'était notre but, sortir la généalogie des bibliothèques et des archives ». La collaboration a créé une sorte de chimie à trois. Cela a donné naissance à cette association informelle, Genspotters.

CLIQUEZ SUR

• Genspotters : <https://genspotters.com>



Les sociétés privées dominent le marché

« Au Québec, nous avons accès à beaucoup d'archives, les registres sont assez complets. Si on a de la méthode, on peut remonter facilement sur douze générations, sauf migrations récentes », poursuit Suzanne. Mais, à la différence de la France, il y a peu de registres en ligne. Des sociétés privées comme l'institut Drouin ou Ancestry dominent le marché ; pour consulter leurs index, il faut payer. « Il y a bien sûr quelques registres en ligne sur le site des Archives nationales. On peut aussi utiliser Familysearch, mais les registres sont rarement indexés. Donc les registres sont gratuits, mais peu accessibles aux débutants, car c'est fastidieux et les gens se découragent. Si c'est indexé, il faut s'abonner et c'est assez cher ». Dans le paysage généalogique, il y a aussi des associations, comme la Société généalogique canadienne française qui regroupe 2 200 adhérents. À Québec, la Société généalogique du Québec comprend environ 1 500 adhérents. La place des Genspotter est précisément entre ces deux offres. Leurs clients sont des gens qui travaillent

et qui n'ont pas le temps ou pour qui c'est trop compliqué de feuilleter les registres. La notion du premier ancêtre arrivé au Québec est très importante : « La plupart veulent juste s'arrêter là, savoir d'où il venait, de quelle région de France il était parti. Plus rarement, les gens nous demandent de leur adresser un arbre généalogique total sur toutes leurs branches et quelques générations. » Parfois, les migrations vers le Québec sont plus récentes. C'est le cas d'une cliente italienne qui a demandé à Suzanne de lui retrouver six à sept générations en Italie. « On essaie toujours d'impliquer les clients : je me déplace chez eux, ils découvrent leurs ancêtres avec moi, leurs yeux pétillent. J'aime aussi donner des cours. Ce sont des initiations de deux heures, suivies de deux heures aux Archives nationales du Québec. Car ce genre d'institution est toujours intimidante pour les débutants. C'est aussi notre rôle de désacraliser et d'apprendre à s'en servir ».

Deux formes de rupture

Pour les généalogistes québécois, la France, c'est important. Le Québec

est une communauté francophone dans un univers anglophone. « Il y a des questions de survie et d'attachement à perpétuer la culture. C'est pour cela que la généalogie a autant de succès chez nous. Même si cela peut paraître lointain, les gens veulent savoir d'où venait leur premier ancêtre français. Et comme ça, ils vont se dire Normands, Bretons ou Charentais. Beaucoup ont envie d'aller en France pour boucler la boucle, faire du tourisme, aller au village d'origine pour une sorte de retour symbolique. Certains vont même jusqu'à retrouver des cousins français. Il y a quelques associations de familles dont c'est la spécialité. Mais c'est difficile, car c'est quand même très lointain ».

Au Québec, il existe deux formes de rupture dans la transmission familiale. La première est due à l'évolution du patronyme. L'ancêtre de Suzanne, premier migrant de la famille vers la Nouvelle-France en 1756 était un soldat de la guerre de Sept Ans. Il venait de Fumel, dans le Lot-et-Garonne. Il s'appelait Gales, que l'on prononce à l'espagnol et c'est devenu Galaise. L'autre forme de rupture, c'est l'adoption d'un surnom. « Mon ancêtre était militaire, surnommé L'Éveillé. C'est parfois étonnant de ne rien trouver dans les registres parce qu'il a changé de nom. Il a peut-être des descendants qui portent ce surnom. C'est l'un des pièges classiques de la recherche généalogique au Québec ».

Diane Tourville, Daniel Jaros et Suzanne Galaise. Leur collaboration autour de la Nuit blanche de la généalogie a créé une sorte de chimie à trois. Cela a donné naissance à Genspotter.

© DR

Mais tout cela est en train d'évoluer. À Montréal, il y a de plus en plus de gens qui descendent de migrants récents ou qui sont eux-mêmes des migrants, autres que d'origine française. Les Irlandais au XVIII^e siècle, les Allemands, les marchands écossais établis au début du XIX^e siècle, puis les Italiens. Il y a une communauté juive, des Polonais, la variété s'accroît, on voit de plus en plus de couples mixtes. Encore du travail en perspective pour les Genspotter ! ■

Guillaume de Morant
 @g2morant